moindres murmures du Nord-Ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir. J'exprime ce sentiment, parce que, depuis vingt ans, le souvenir de l'émotion qu'il m'a causée permet de mieux apprécier le généreux dévouement de ceux qui vouent ici leur existence au salut de leurs semblables (1). »

Son zèle ne se démentit jamais. Ce qui nous étonne paraissait peu de chose aux fiers pionniers de ces temps héroïques.

Il leur semblait relativement facile de faire en canot d'écorce le voyage de Montréal à la Rivière-Rouge. On choisissait pour cela la saison d'été. Si on souffrait un peu des moustiques et de la chaleur, on était, par contre, protégé contre les rigueurs du froid. Et puis, le secours des guides aux bras vigoureux, le concours du vent et la gaîté des voyageurs simplifiaient bien des difficultés.

Ce qui déconcerte notre imagination, c'est de nous représenter ces hérauts de l'Évangile voyageant, en hiver, par des régions inhabitées, à travers lacs et forêts, en traîne à chiens ou à la raquette, supportant le poids de toutes les intempéries et couchant à la belle étoile, des semaines entières.

Bien souvent, Mgr TACHÉ a fait l'expérience de ces voyages, qui semblaient exiger une endurance plus qu'humaine. On dirait que, dominé par les pensées apostoliques qui l'animaient, il n'ait pas alors senti tout ce qu'il y avait de pénible dans ces expéditions. Le récit qu'il en fait dans ses *Vingt Années de Missions* est à relire.

Mgr TACHÉ acceptait, de bon cœur, l'héroïsme dans l'apostolat. Il fit plus ; il poussa le zèle jusqu'à s'y attacher et à l'aimer. Il écrivit, un jour, de concert avec son compagnon, — le Père qui devait être, plus tard, Mgr Henri FARAUD, — au R. P. Pierre AUBERT, Provincial des Oblats en Canada, qui croyait devoir rappeler ses

(1) Cfr. Mgr TACHÉ, *Vingt Années de Missions*, page 25.

religieux des Missions lointaines du Diocèse de Saint-Boniface :

— « *Mon Révérend Père, — La nouvelle que contient votre lettre nous afflige mais ne nous décourage pas. Nous savons que vous avez à cœur nos Missions, et nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer du pain d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose — la permission de continuer nos Missions. Les poissons des lacs suffiront à notre existence et les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas.* »

On ne peut reprocher à ceux qui ont écrit ces choses d'avoir recherché leurs intérêts propres pour négliger ceux de JÉSUS-Christ. Ce langage n'était pas celui de la présomption qu'inspire, parfois, l'inexpérience du jeune âge ; c'était celui de la confiance en DIEU, à la vue du succès de leurs travaux apostoliques.

Mgr TACHÉ aimait à célébrer la vertu de la parole évangélique et l'effet des sacrements dans l'âme simple des rudes enfants des bois. La grâce était, à ses yeux, le grand agent qui transformait les sauvages païens en fervents chrétiens.

— « *En effet* », écrivait-il sur le déclin de sa vie, « *comment, sans cette mission divine, comprendre l'effet produit par un Missionnaire au milieu d'un peuple grossier et barbare ? La croix sur la poitrine, le bréviaire à la main et la vérité sur les lèvres, il parle de* DIEU. *Tous sentent qu'il n'est pas un homme ordinaire ; il ne veut point flatter, et il captive ; il demande des sacrifices, et la grâce les facilite ; il commande, il défend, on ne le connaît point, et on lui obéit. Souvent il ignore, plus souvent encore il ne fait que balbutier l'idiome dans lequel il explique des vérités au-dessus de la raison, même éclairée, et il semble que les mystères perdent de leur obscurité et que ces intelligences incultes y voient plus clair que celles qui sont favorisées de tous les raffinements de la science. Pour*

les fidèles du Diocèse de Saint-Boniface, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Il y aura cent ans, le 23 juillet de cette année (1923), que naquit, à la Rivière-du-Loup (aujourd'hui, Fraserville), dans la Province de Québec, celui qui devait devenir l'un des plus célèbres de cette illustre phalange d'apôtres qui ont évangélisé l'Ouest canadien. Les souvenirs qu'évoque ce centenaire sont trop glorieux pour le Siège épiscopal de Saint-Boniface et trop féconds en leçons d'édification, pour que le titulaire actuel laisse passer inaperçue une date si mémorable.

Après avoir terminé ses études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe et sa théologie au Grand Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, le jeune TACHÉ entra, à vingt et un ans, dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

A peine avait-il commencé son noviciat, qu'il s'offrait à DIEU pour les Missions sauvages des « Pays d'En Haut », afin d'obtenir la guérison de sa mère dangereusement malade. Ses biographes nous rapportent qu'il fit, alors, cette prière toute pleine de piété filiale et d'esprit apostolique :

— « *Pour la guérison de ma mère, ô mon* DIEU, *je me donne aux sauvages de l'Ouest ; guérissez ma mère, et acceptez-moi, malgré mes faiblesses, pour aller annoncer l'Évangile aux brebis perdues de la Rivière-Rouge.* »

Ceci se passait en 1844. L'année suivante, le généreux jeune homme se mettait en route vers l'Ouest.

Depuis plus d'un quart de siècle, une douzaine de Missionnaires, sortis des rangs du clergé séculier de la vieille Province de Québec, avaient travaillé à l'évangélisation des Peaux-Rouges de cette partie du pays. Mais, malgré des efforts considérables, la lumière de l'Évangile était lente à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie. Le champ qui s'offrait au zèle du jeune apôtre et de ses compagnons était encore tout hérissé des difficultés inséparables des débuts de nouvelles fondations chez les infidèles.

Parti, le 24 juin 1845, de Montréal, le jeune TACHÉ arrivait, le 23 août suivant, en face de la Cathédrale actuelle de Saint-Boniface. Ordonné prêtre, peu après, par Mgr Provencher, il eut vite fait de se rendre maître des dialectes sauvages les plus nécessaires à son apostolat et de se plier aux multiples exigences de la vie de missionnaire au milieu des Indiens et des Métis. Ses grandes qualités naturelles et ses rares vertus le mirent vite en évidence, si bien qu'en 1850 Mgr Provencher demanda, à Rome, et obtint d'avoir cet Oblat de vingt-six ans pour coadjuteur avec future succession. Le 23 novembre de l'année suivante, le Père TACHÉ était sacré, à Viviers (en France), par Mgr Eugène de MAZENOD, Évêque de Marseille, Fondateur et Supérieur de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

Sa remarquable carrière prit fin le 22 juin 1894...

Nous ne songeons pas à résumer la vie de Mgr TACHÉ, dans les quelques pages d'une lettre pastorale ; nous ne lui rendrions pas justice. D'autres ont écrit des volumes, où sont relatés les faits les plus saillants de son histoire. Ils ont mis en vive lumière la sainteté de sa vie, l'éclat de ses vertus apostoliques, la sagesse de son administration et ses grandes qualités de cœur et d'esprit. Nous nous bornerons à certaines considérations d'une portée pratique plus immédiate et plus appropriée à nos besoins.

Ce que nous voudrions noter, d'abord, c'est l'esprit apostolique du grand archevêque. Le R. P. Janvier, *O. P.*, a fait de l'apôtre le portrait suivant :

— « Il appartient à l'apôtre de répandre l'Évangile dans son exactitude et sa pureté. Il n'a droit ni de le réformer, ni de le changer, ni d'y ajouter, ni d'en rien retrancher, ni d'y mêler soit ses idées personnelles soit les idées de son siècle, de sa caste ou de son parti. Il faut que l'apôtre soit l'instrument sur lequel le Verbe éternel s'exprime lui-même — libre, puissant, austère et doux. Être apôtre, c'est donc enseigner la divine vérité, c'est aussi combattre l'erreur contraire à l'Évangile, d'où que vienne cette erreur et quel que soit son nom.

Dénoncer les vains systèmes qui se disputent les esprits, les faux prophètes qui abusent de la crédulité, les démons transformés en anges de lumière, pousser le cri d'alarme, dès que retentissent les négations impies ou les propositions injurieuses pour la foi ou pour les mœurs, confondre tour à tour les ennemis de la raison et ses courtisans, — que sais-je ? — veiller, afin que le serpent du mensonge, se cachant sous les fleurs de la rhétorique, sous l'emphase de l'éloquence, sous l'appareil du savoir ou sous les découvertes de l'érudition, ne distille pas son venin dans les âmes : voilà encore la tâche de l'apôtre. La contradiction et la souffrance attendent quiconque s'en acquittera consciencieusement (1) ».

Mgr Taché nous semble avoir rempli ce programme. Il a estimé la vérité et la justice au-dessus de toute chose. C'est pour faire connaître et aimer l'une et l'autre qu'il s'est héroïquement offert à Dieu, méprisant les espoirs humains, pour venir dans ces lointaines régions. Il a fait ce sacrifice, sans se faire illusion sur ce qu'il contenait de crucifiant pour sa nature tendrement aimante. Voici en quels termes il décrivait, plus tard, l'émotion profonde qui s'empara de tout son être, au moment où il croyait se séparer pour jamais de sa mère et de son pays :

— « *Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent ; nous allions laisser le grand fleuve sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire Missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau, pour la dernière fois ; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils — pour qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'aux*

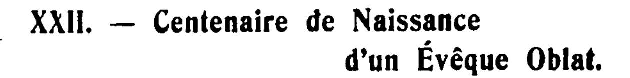
(1) Cfr. R. P. Janvier, *Carême* de 1920.

ont, peut-être, ignoré qu'ils avaient posé sur le roc de l'Évangile les solides assises d'une nation chrétienne.

Que le Christ récompense, dans la paix éternelle, ces constructeurs de la Cité de DIEU ! Et puisse, de ce coin de la patrie, monter incessamment l'hommage de la gratitude vers ces hommes qui ont su être de grands patriotes, loin des dignités, des titres, de l'or et des applaudissements de la foule : *In memoria æterna erit justus, et ab auditione mala non timebit !*

Paul LAVALLÉE, *O. M. I.*





XXII. — Centenaire de Naissance d'un Évêque Oblat.

§ I. — Témoignages des Historiens [1].

L'histoire du développement de l'Église catholique et de l'expansion de la race française, dans les vastes solitudes des plaines de l'Ouest canadien, est intimement liée à celle de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

Cet Ordre religieux, jeune d'un siècle seulement, a trouvé — dans la sainteté de son Fondateur, dans l'empressement à répondre à l'appel d'un apostolat héroïque, dans un esprit d'entreprise et d'audace qui parut parfois imprudent mais qui fut toujours vainqueur — le secret d'une merveilleuse expansion.

Mgr de MAZENOD avait-il rêvé semblable développement ? Son humilité de Fondateur fut, sans doute, blessée ; mais il ne mit pas d'obstacle aux progrès que la Providence imposait à la Congrégation qu'il avait

---

(1) Emprunté au journal « *Le Droit* », d'Ottawa, XIe année, N° 168 (23 juillet 1923), page 1, col. 1 : *Le Centenaire de Mgr* TACHÉ, *O. M. I.*

créée, puisque déjà, de son vivant, ses Fils spirituels prêchaient l'Évangile aux pauvres sur plusieurs continents.

Pour le Canada et, en particulier, pour la partie ouest de notre pays, la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée fut une pépinière de missionnaires et d'évêques. De nos jours encore, toute une armée se dispute les gloires de l'apostolat catholique dans les régions les plus éloignées de la civilisation. D'autres sont morts, après avoir accompli une œuvre de géants. C'est de l'un d'eux, l'un des plus grands, que nous voulons entretenir, quelques instants, nos lecteurs, — en ce jour du 23 juillet 1923, qui marque le centième anniversaire de la naissance de S. G. Mgr Alexandre TACHÉ, *O. M. I.*

Il y a quelque temps, le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, *O. M. I.*, esquissait la figure de cet évêque, qui fut l'une des plus pures gloires de l'Église catholique et de la nationalité canadienne-française :

— « *Car il fut grand* », écrivait-il, « *grand du meilleur de notre sang, grand des plus hautes dignités et des plus sublimes vertus que notre foi admire, grand par l'esprit,* — « la plus claire intelligence, peut-être, qui pensa jamais dans un cerveau canadien-français », *disait-on l'autre soir* (1) — *grand par le caractère, grand par ses travaux et ses peines, conquérant pacifique de ce qui est, maintenant, un empire ouvert à la religion et envahi par les peuples ; il fut, en un mot, l'une des vies les plus fécondes que notre siècle ait connues.* »

Ce témoignage, rendu à l'Archevêque de Saint-Boniface par l'un de ses Frères en religion, n'est pas exagéré. Il n'est pas, non plus, isolé. D'autres personnages ont été frappés d'admiration à la vue de l'œuvre immense accomplie par cet évêque Oblat, descendant des Hébert, des Boucherville et des La Vérendrye.

Mgr Ireland, Archevêque de Saint-Paul, disait — lors de la bénédiction de la Cathédrale de Saint-Boniface, le 4 octobre 1908 — que, durant sa longue carrière épis-

(1) Paroles du R. P. Louis Lalande, *S. J.*

copale, il avait rencontré trois génies : Léon XIII, Gladstone et Mgr TACHÉ.

Dom Benoît, historiographe de Mgr TACHÉ, écrit, dans l'avant-propos de son attachante biographie :

— « *La vie de Mgr* TACHÉ *résume cinquante années d'un immense progrès, pour la religion catholique et pour l'influence française, dans une région grande comme huit ou neuf fois la France. Au XIXe siècle, bien peu de prélats ont autant contribué à l'avancement du royaume de* DIEU *sur la terre ; aucun Français, croyons-nous, n'a autant servi l'expansion de la langue française et de la vie française dans le monde.* »

Mgr Adélard LANGEVIN, *O. M. I.*, ce digne successeur des Provencher et des TACHÉ, disait de ce dernier qu'il fut « *un facteur puissant dans l'établissement et le développement du Canada central et l'une des plus pures gloires de notre bien-aimé Canada, surtout du Canada catholique et français* ».

Élevé par une pieuse mère et un oncle chrétien, dans des demeures qui avaient été les sanctuaires « des plus pures et des plus mâles vertus », dans des lieux embaumés « des suaves odeurs du dévouement et de l'héroïsme », Mgr TACHÉ avait reçu une forte éducation morale et intellectuelle. Il mit ses dons du cœur et les talents de son intelligence au service de DIEU, dans des circonstances héroïques ; c'est pourquoi son œuvre fut grande.

— « *Qu'on ne se figure point en Mgr* TACHÉ », écrit le R. P. VILLENEUVE, « *un simple et pauvre évêque de sauvages. Il le fut, certes, comme les plus magnanimes. Mais il fut autre chose aussi. Politique aux vues aussi fermes que larges, pacificateur sage et loyal, poussant avec autant de force que de prudence l'organisation et la colonisation des territoires, défenseur irréductible des droits de l'Église et de la patrie, intrépide apôtre surtout de l'école catholique, outrageusement attaquée puis abattue par l'orangisme et l'étroitesse des gouvernants, sa carrière est celle des plus grands pontifes que nous ayons eus ; elle s'apparente à la carrière des plus illustres évêques de l'antiquité chré-*

tienne. Et l'on pourrait bien ajouter le charme de l'orateur, le style remarquable de l'écrivain, la force du polémiste, l'érudition du savant et la prudence de l'administrateur, pour marquer à la hâte quelques-uns des caractères qui le signalent à l'admiration de ses compatriotes et qui méritent que son nom passe à l'histoire et ses vertus à la postérité. »

S. G. Mgr Béliveau, qui continue la glorieuse phalange des Archevêques de Saint-Boniface, vient d'écrire au sujet de Mgr TACHÉ :

— « *Lorsque les devoirs de sa charge épiscopale l'obligent à traiter les questions les plus épineuses, d'engager et de soutenir les polémiques les plus vives sur les questions les plus difficiles de la politique, du droit, de l'histoire et de la théologie, toujours il a étonné ses contemporains, ses intimes eux-mêmes, par la sûreté de sa doctrine et l'étendue de son érudition.* »

Il serait téméraire d'énumérer, dans les limites d'un article de journal, les principaux événements de quarante-quatre années d'épiscopat. Les témoignages que nous avons cités marquent assez quelles furent la grandeur et l'importance de cette vie d'évêque-missionnaire. Ils doivent engager la jeunesse, et tous ceux qui ont l'amour et le respect du passé, à lire la vie de celui qui créa — dans les affres de l'apostolat, de la pauvreté et de la souffrance — ces innombrables foyers de catholicisme et de vie française que sont les paroisses de l'Ouest canadien, et qui le fit en dépit d'obstacles presque surhumains.

Charles GAUTHIER, *Rédacteur.*

§ II. — Hommage du Successeur [1].

Arthur Béliveau, par la grâce de DIEU *et du Siège apostolique, Archevêque de Saint-Boniface, au clergé, séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous*

(1) Cette *Lettre pastorale* a paru, d'abord, dans les *Cloches de Saint-Boniface*, vol. XXII, N° 7 (juillet 1923), pp. 121-130.

veau traiteur, qui ne cherchait que des âmes à baptiser et, pour les joindre, s'enfonçait, plus loin que tous les blancs, sous les latitudes polaires. Spectacle plein de majesté, qui nous reporte à nos temps héroïques !

Une seule œuvre, dans notre histoire, est comparable, peut-être, à celle des Oblats dans le Nord-Ouest : celle des Jésuites dans l'ancienne Nouvelle-France. Et, s'il fallait, entre les deux œuvres, marquer une préférence, nous ne savons vraiment si la première n'emporterait pas les plus hauts suffrages. Dans l'une et l'autre de ces entreprises apostoliques, le champ à parcourir est aussi vaste. Mais combien les privations des Missionnaires de la région boréale nous semblent plus rudes ! Les Oblats n'auront pas, comme les Jésuites, une phalange d'aussi grands martyrs. Mais ces hommes — qui, pour rejoindre une petite tribu, s'en vont en plein hiver, les raquettes aux pieds, à travers la vaste solitude, dorment sous la voûte du ciel, ensevelis dans la neige, par des froids de 40° ou de 50° au-dessous de zéro, et vont ainsi, pendant plus de deux mois, faisant des courses de 200 et de 300 milles — ces hommes ne seront-ils pas appelés justement, par Pie IX, « les martyrs du froid » ? Puis, les races qu'ils évangélisent, ce ne sont plus, comme autrefois, des races fières et nombreuses, d'une vigueur intacte, et qui laissent entrevoir l'avenir d'une chrétienté. Pauvres débris de races moribondes, il n'y a d'espérance en elles que celle d'une brève et dernière moisson d'âmes. A vrai dire, les funérailles des vieux peuples aborigènes allaient commencer ; elles allaient se faire, au milieu de l'indifférence générale. Seule, l'Église voulut être là, pour tempérer cette mélancolique tragédie. Et ce sera l'honneur des Oblats de MARIE d'avoir été choisis par DIEU pour illuminer d'espoir l'agonie des races indiennes et planter une croix sur cette grande tombe.

* * *

Alexandre-Antonin TACHÉ avait tout juste vingt et un ans, n'était que novice et sous-diacre, lorsqu'il fut

croire à la divinité de la Foi, il suffit de voir un pauvre Missionnaire au milieu de ses pauvres sauvages (1). »

Loin de s'attribuer le succès de son ministère, il en renvoyait toute la gloire à Dieu, parce que, dans sa vie, la prière précédait et accompagnait tous ses efforts.

L'apostolat est de tous les temps et de tous les lieux. La civilisation et ce que l'on appelle le progrès moderne ont profondément modifié les conditions de ce pays. Les peuples évangélisés avec tant de zèle ont cédé la place à d'autres ; mais, maintenant comme il y a soixante-quinze ans, l'esprit apostolique est nécessaire aux prêtres, aux religieux et aux laïques. Les païens à convertir ne sont plus nombreux, mais la lutte est transportée sur un autre champ d'action. Si elle comporte moins de souffrances physiques, elle ne manque pas d'angoisses ; et l'enjeu est, peut-être, plus considérable qu'il n'était, il y a trois quarts de siècle. La foi des catholiques venus d'Europe, depuis vingt-cinq ans, pour s'établir parmi nous, est systématiquement minée par ceux qui désirent en faire n'importe quoi, pourvu qu'ils ne restent pas catholiques. L'esprit chrétien lui-même est de plus en plus compromis, dans le reste de la population, par notre régime d'écoles neutres — qui jettent, chaque année, au sein de notre société des milliers d'incroyants. L'esprit matérialiste et la passion de la jouissance nous débordent. Pour endiguer pareils courants, il faudrait une légion d'apôtres. Nous n'oublions pas le dévouement de ceux qui font, actuellement, l'œuvre de Dieu dans ce pays ; mais la tâche qui incombe est si grande et si compliquée par les nationalités et le rite ! Un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques des deux sexes sont nécessaires, pour sauver les âmes en danger de se perdre. Plus que jamais, peut-être, l'esprit d'apostolat est requis de ceux qui se consacrent au salut des âmes dans l'Ouest canadien.

Le zèle apostolique est non moins nécessaire à ceux qui se livrent à l'enseignement, qu'ils soient religieux ou laïques. La jeunesse est l'enjeu de la lutte entre le

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 58.

pectifs, je les mets tous sur le chemin, en me joignant à eux, et je m'efforce de faire diversion à leur ennui (1). »

Nous voulons laisser prêtres, religieux et laïques sous l'impression de cette dernière page. Les prêtres y trouveront un encouragement dans l'abnégation que demande la position d'un certain nombre d'entre eux, les religieux y puiseront un renouveau de zèle apostolique, et les laïques un remède contre les désirs immodérés de confort qui poussent un certain nombre à déserter le sol natal — en quête d'une vie plus facile, qu'ils ne trouveront pas ailleurs.

N'aurons-nous pas le courage de tenir contre certaines difficultés réelles, mais légères en comparaison de celles des pionniers de ce pays ? Ils nous ont ouvert le chemin de l'Ouest ; il serait honteux pour nous de faillir à la tâche. Ces pays de l'Ouest sont, sûrement, appelés à jouer un rôle considérable dans l'histoire ecclésiastique et civile du Canada ; la patrie aussi bien que la sainte Église comptent sur nous. Allons-nous donner la preuve que nous sommes des enfants dégénérés ? La gloire de nos pères serait-elle trop lourde pour les épaules de leurs descendants ?...

Nous eussions préféré faire les fêtes du centenaire à la date précise de l'anniversaire de naissance de Mgr TACHÉ, il y a cent ans ; mais juillet est peu favorable aux fêtes, à cause du vide de nos institutions et de l'époque des vacances du personnel. Nous remettrons donc ces fêtes à l'automne ; ce sera encore l'année jubilaire.

Sera la présente lettre pastorale lue et publiée, au prône de toutes les églises paroissiales et autres où l'on fait l'office public, le premier dimanche après sa réception.

Donné à Saint-Boniface, sous notre seing, le sceau du diocèse et le contre-seing de notre chancelier, le six juillet mil neuf cent vingt-trois.

† ARTHUR, *Archevêque de Saint-Boniface.*
J. A. SABOURIN, *chancelier.*

---

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 66.

adjoint au Père Pierre AUBERT — qui montait, le premier, à Saint-Boniface. A peine arrivé dans l'Ouest et fait prêtre, le jeune Missionnaire inaugurera lui-même l'œuvre de sa Communauté.

Dès 1847, nous le trouvons à l'Ile-à-la-Crosse, à plus de 300 lieues de Saint-Boniface, d'où il rayonne presque au Lac Caribou, qui est à 100 lieues de l'Ile-à-la-Crosse, et jusqu'au Lac Athabaska, qui est à 130 lieues.

Devenu évêque, quatre ans plus tard, il reprendra les mêmes courses et les poussera plus loin, n'ayant reçu plus de dignité que pour donner plus de dévouement.

Plusieurs fois, dans la solitude implacable, il vient près de mourir de fatigues ou de faim. N'importe, pendant vingt ans, jusqu'au jour où Rome lui accordera un coadjuteur, il restera « cet étrange voyageur, couvert de poil de frimas, qui, tout à l'heure, fera sa maigre soupe d'herbe et de neige fondue et qui, le soir, dormira à la belle étoile », sans perdre jamais, au milieu de ces incroyables misères, son courage et son enjouement.

Il écrit à sa mère : — « *Une couverte, une hache, une chaudière, une paire de raquettes et quelques livres de viande sèche ou de pémikan : voilà tout l'attirail de nos voyageurs... Avec cela, on parcourt le monde septentrional, souvent un peu fatigué, quelquefois glacé, mais toujours de bonne humeur.* »

Tant d'héroïsme devait produire des fruits. Et c'est bien les plus grandes floraisons de l'Église que rappelle cette poussée soudaine de croix et de clochers, qui surgissent, à vue d'œil, sur tous les points de la plaine occidentale, dans le bassin du Mackenzie et jusqu'aux approches du pôle. Là, dans ces régions, — où n'erraient, l'hiver, que les clartés des aurores boréales — une brillante lumière, celle des symboles de la Rédemption, éclairait enfin la grande nuit. Chaque croix est un jalon, qui signale l'avance des conquérants et marque le suprême effort où s'est tendue leur volonté. Sous l'impulsion vigoureuse du chef, tout s'organise et tout progresse. Sur les pas des premiers Missionnaires, d'autres sont venus ; ils sont, maintenant, une légion qui vont

§ III. — Jugement d'un Écrivain [1].

Au Manitoba français et catholique, l'on fête, en ce moment, le centenaire de la naissance de Mgr TACHÉ. La fête eût dû émouvoir tout le Canada français. Mgr TACHÉ fut, pendant sa vie, le plus grand homme de l'Ouest ; il restera l'un des plus glorieux fils de la patrie canadienne-française.

L'homme avait de la race. Par son père, il remontait jusqu'à Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, et, plus haut encore, jusqu'à Louis Hébert, le premier laboureur de la Nouvelle-France. Par sa mère, Louise-Henriette de la Broquerie, il tenait le sang des Boucher, de Boucherville ; et, dans les lignes collatérales de sa famille, je compte la vénérable Madame d'Youville et l'explorateur du Nord-Ouest — Varennes de la Vérendrye.

Dès l'âge de neuf ans, l'enfant venait habiter — avec son oncle et sa mère, devenue veuve — le manoir Sabrevois. Souvent, au bord du fleuve, la pensée de l'adolescent erra le long de cette grande route qui avait emporté, vers les pays épiques, tant de ses illustres ancêtres.

Au manoir où l'enveloppa l'affection de sa mère, femme d'un haut esprit et d'une foi plus haute encore, il retrouva, avec le souvenir de son noble aïeul, le fondateur de Boucherville, celui du Père Marquette, jadis l'un des hôtes de la maison.

Ce dernier, — plus que les autres peut-être, mais avec tous les souvenirs du manoir — agit fortement sur l'esprit du jeune homme. Il écrira lui-même, plus tard :

— « *Qui sait si la prière de Marquette n'a pas été pour quelque chose dans l'appel qui m'a invité à marcher sur ses traces, en allant évangéliser les sauvages de l'Extrême-Ouest ?... Enfant, je me suis amusé en ce lieu tout embaumé des suaves odeurs du dévouement et de l'héroïsme ; et, au milieu de ces jeux, de ces amusements, une pensée grave m'a attiré, une voix éloquente, comme celle d'un monument, m'a indiqué la route à suivre, et je suis parti.* »

---

(1) Extrait de « *L'Action Française* », de Montréal, vol. X, N° 4 (octobre 1923), pp. 211-223 : *Monseigneur* TACHÉ.

bien et le mal. Enlever à la jeunesse tout idéal chrétien, — bien plus, lui enlever toute idée chrétienne — tel est le but (sinon avoué, au moins évident) des efforts des méchants ; et ils ont de grandes forces à leur service. Quel zèle ne faut-il pas aux maîtres et maîtresses d'école pour faire leur devoir et ne pas trahir les droits des parents et l'âme des enfants.

Daigne Mgr Taché nous obtenir, à tous, le zèle apostolique qu'il pratiqua, si parfaitement, dans l'immense champ de ses labeurs !...

Considérons maintenant, brièvement, l'activité intellectuelle et l'amour du travail qui ont été, chez ce grand évêque, inséparables de son esprit apostolique. Sa vie nous offre un magnifique exemple de l'amour que doit avoir tout chrétien du travail intellectuel et manuel.

On pourrait peut-être, à la rigueur, attribuer à ses talents naturels l'éloquence qui a fait de lui l'un des orateurs sacrés les plus goûtés du pays. Mais comment expliquer, autrement que par son activité incessante et son application constante au travail, le fait que ce jeune homme — séparé de tout foyer de vie intellectuelle, à l'âge de vingt-deux ans — ait pu devenir, à l'âge mûr, cette fine intelligence, ornée et enrichie des sciences les plus variées et d'une érudition qui étonne ses contemporains.

— « *Ce nomade a tout lu* », écrit l'Hon. Juge Prendergast, « *ce voyageur a tout étudié. Il connaît tous les livres et toutes les découvertes. Il se sert de l'astrolabe ; il mesure les cours d'eau. Il a été professeur de mathématiques et a écrit, entre deux missions, une étude sur les méridiennes... Il parle culture et construction, développe ses théories sur les ciments et les bois. Il cause de chimie et de médecine, d'hypnotisme et d'électricité ; et c'est bien tant mieux, si la science n'a pas tort. Tout ce qu'il sait, il ne le sait pas à la manière des autres. En tout, et même dans le domaine scientifique, ce ne sont pas des aperçus, de simples connaissances, des opinions qu'il exprime ; ce sont des convictions, assises sur le granit le plus ferme. Ceux qui les ont ébranlées sont rares comme son exceptionnel mérite.* »

par toutes les routes. L'Église procède là comme partout ailleurs : auprès des clochers, s'élèvent des écoles puis des hospices ; dès les premières heures, de petites religieuses se sont trouvées, assez intrépides pour suivre les hommes de DIEU. Avec l'année 1871, Saint-Boniface va devenir le siège d'une province ecclésiastique ; un évêché suffragant est établi à Saint-Albert, un vicariat apostolique dans la Colombie britannique et un autre dans l'Athabaska-Mackenzie. Ainsi se dessine, en ses lignes fortes et amples, le cadre vaste où, demain, n'aura plus qu'à se déployer l'Église de l'Ouest.

Et comment ne pas songer, avec une fierté légitime, que l'activité d'un homme a suffi à cette tâche et que cet homme fut l'un des nôtres ?

* * *

Les Missions, les fondations d'églises furent l'œuvre principale de Mgr TACHÉ ; elles n'ont, pourtant, pas absorbé son activité. Entré dans la carrière épiscopale à vingt-huit ans, les plus grands événements de la Rivière-Rouge ont traversé sa vie. Et, comme à tous les évêques qui régissent vraiment leur peuple, le rôle de chef lui échut naturellement.

Mgr TACHÉ ne vit pas venir, sans émoi, l'entrée de la Rivière-Rouge et des territoires dans la Confédération canadienne. SI les perspectives de l'annexion s'illuminaient de grands espoirs, l'union fédérative avec l'Est — c'était aussi le déversement des immigrants dans la prairie, et c'était la fin du désert occidental et de son bienfaisant isolement. Mais, surtout, que vaudraient les nouvelles institutions politiques ? Les droits de la race française et ceux de l'Église serait-ils suffisamment sauvegardés ?

Sur ce point, les motifs d'inquiétude ne manquaient pas à l'Évêque de Saint-Boniface. Dix ans avant le fait accompli, des folliculaires ontariens — obéissant, en apparence, à un mot d'ordre — s'employaient déjà à dénigrer les Métis français et les institutions scolaires

En ce temps-là, il avait voulu, en propres termes, éliminer de l'Ouest l'élément français et catholique. Vingt ans plus tard, il prétendit consommer son œuvre, par la suppression des écoles catholiques et l'abolition de l'usage officiel de la langue française.

Ces lois de 1890 sont le suprême coup de force dans l'histoire canadienne, depuis la Confédération. La mise en pièces d'une loi fédérale et impériale qui datait, à peine, de vingt ans et la répudiation d'un traité conclu dans des circonstances qui paraissaient le rendre inviolable et dont plusieurs signataires vivaient encore, — tout cela signifiait un mépris effroyable du droit. Puis, quelle amère et concluante épreuve contre la fragile unité d'un pays où ne se trouvait point assez d'esprit public pour empêcher ce coup de force ou le réparer !

Selon les prévisions humaines, ce pouvait être, pour Mgr TACHÉ, la ruine totale de l'œuvre de sa vie. Ses travaux et ses sacrifices, ceux de ses frères les Missionnaires, les ouvreurs de chemins dans la sauvagerie, — rien de tout cela, devant les nouveaux venus, ne donnait à sa race le droit de vivre. Dans l'œuvre des écoles catholiques, il avait placé ses plus fermes espérances d'évêque pour le maintien de la foi.

— « *Pourquoi ne le dirais-je pas ?* » écrivait-il alors. « *La cause de l'enseignement chrétien, dans le Manitoba et le Nord-Ouest, était l'objet de mes aspirations et de ma vie, depuis 45 ans. C'est à cette cause sacrée que j'avais voué toutes les énergies et les ressources dont je pouvais disposer.* »

Et voilà qu'un simple décret ruinait, sans façon, ce travail d'un demi-siècle.

Le vieillard de Saint-Boniface dut boire, avant de mourir, cette suprême amertume. Fatigué, malade, il fait voir, néanmoins, que son grand âge n'a pas abattu sa mâle énergie. Il est là pour diriger les premières batailles, pour soutenir les quatre premières années de la lutte. Il assiste aux rares victoires et aux nombreuses défaites. Miné par le chagrin, il reste, pourtant, sur la brèche. Sans doute, il relit, parfois, pour garder tout

son courage, l'exhortation pathétique que lui adresse, des Trois-Rivières, son ancien compagnon de l'Ile-à-la-Crosse, le vénérable Mgr Laflèche :

— « Courage, cher Seigneur, travaillons à couronner nos cheveux blancs par une lutte qui soit un encouragement à ceux qui viendront après nous. »

Jusqu'à la fin, le grand et le premier « blessé de l'Ouest » reste le champion de l'intègre justice. Pour lui, « une question n'est réglée que si elle est réglée selon le droit et l'équité ». Le simple soupçon d'avoir sacrifié quelques parcelles de son dépôt arrache au vieux lutteur des cris de lion blessé :

— « *Ma conscience (et ce tribunal est, pour moi, de haute instance)* », dira-t-il, fièrement, « *ne me reproche pas ce dont vous m'accusez... Un demi-siècle de vie de Missionnaire a, sans doute, amoindri mes facultés, sans pourtant les éteindre ; refroidi mon cœur, sans le glacer ; mais il laisse à ma volonté assez d'énergie pour proclamer, hautement, que je n'ai jamais consenti et ne consentirai jamais à un compromis qui serait une bassesse, à des concessions qui seraient des faiblesses* » (1).

Il mourut à la peine, le 22 juin 1894. Dieu lui épargna les dernières épreuves, les dernières trahisons des politiques où allaient figurer, de nouveau, ceux même de sa race et de sa foi.

* * *

Il mourait vaincu, mais grand. Défenseur d'une race, défenseur de l'avenir religieux d'immenses provinces, il fut l'homme qui livra les plus beaux combats de son temps.

Il a fait le Manitoba français ; il l'a fait, en le sauvant de la guerre civile et, peut-être, de l'anéantissement, en 1870 ; il l'a fait, en y appelant des colons canadiens-français et une élite de jeunes chefs ; il l'a fait, en sau-

(1) Cfr. Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 791.

de la Rivière-Rouge. Ces campagnes de presse déguisaient mal les convoitises de spoliateurs qui flairaient de beaux domaines à prendre, à la seule condition d'en bousculer les propriétaires. L'Évêque de Saint-Boniface vit, très nettement, dès le début, qu'on en voulait à l'existence même d'un peuple, à la survivance d'une race catholique. A peine arpenteurs et ingénieurs canadiens ont-ils mis le pied dans l'Ouest, suivis de quelques immigrants d'Ontario, qu'ils s'y comportent comme en pays conquis. On parle, ouvertement, d'expulser les Métis de leurs anciennes possessions, témoigne Mgr TACHÉ, ou de les retenir, tout au plus, pour conduire les charrettes qui vont amener les nouveaux colons (1).

Mgr TACHÉ ne croyait point que sa qualité d'évêque lui interdît le patriotisme ni que la charité envers les autres races le dispensât de défendre le droit, parce que ce droit était celui de ses frères. Avec une insistance émouvante, il avertit, aussitôt, les autorités canadiennes des malheurs qui se préparent ; les ministres canadiens-français sont suppliés de ne pas laisser périr, dans l'Ouest, l'œuvre des pionniers de leur race. Peine perdue. Les ministres ne veulent rien entendre ; l'un d'eux, Georges-Étienne Cartier, répond à l'évêque avec une suffisance qui ne se défend pas de l'impolitesse. On sait le reste et l'enchaînement dramatique des événements : l'arrivée provocatrice de Mc-Dougall à la Rivière-Rouge, la prise d'armes des Métis, la proclamation du gouvernement provisoire, les premiers chocs des deux groupes, le rappel à l'ordre des autorités canadiennes par le gouvernement impérial, et l'Évêque de Saint-Boniface rappelé du Concile du Vatican par les ministres d'Ottawa.

Mgr TACHÉ, accouru en toute hâte, accepta le rôle de conciliateur que lui confiait un gouvernement aux abois. Il accepta à une condition expresse et qui s'imposait d'elle-même : celle d'une amnistie complète pour toutes les personnes impliquées dans les troubles. Que la prudence du conciliateur ne fût-elle égale à son désintéressement !

(1) Cfr. Dom BENOIT, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 13.

En fait de science, ce Missionnaire, qui semble passer le plus grand nombre de ses journées en des courses interminables, trouve le moyen de faire une étude sur la flore et la faune de l'Ouest. Il se rend maître des différents dialectes en usage dans son vaste diocèse, à mesure que l'exige le besoin d'entrer en contact intime avec les âmes qu'il est chargé d'éclairer et de réchauffer. Lorsque les devoirs de sa charge épiscopale l'obligent à traiter des questions les plus épineuses, d'engager et de soutenir les polémiques les plus vives sur les questions les plus difficiles de la politique, du droit, de l'histoire et de la théologie, toujours il a étonné ses contemporains, ses intimes eux-mêmes, par la sûreté de sa doctrine et l'étendue de son érudition. On se demandait quand et comment il avait pu acquérir des connaissances aussi vastes et aussi universelles. L'explication, c'est qu'il sut développer, par un travail constant, les dispositions exceptionnelles qu'il avait reçues de DIEU.

Un autre de ses intimes, l'Hon. Juge Prud'homme, a dit de lui :

— « *Mgr* TACHÉ *était d'une initiative incessante. On sentait l'effort attentif et persévérant d'une main laborieuse et énergique. Il était d'une activité extraordinaire....* »

Cette activité de Mgr TACHÉ, dans la sphère intellectuelle, fut plus qu'ordinaire. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il méprisait les sphères plus humbles des travaux manuels. Pour le bien de ses Missions et leur développement, il sut se faire laboureur, fermier et bûcheron :

— « *On peut être un saint prêtre et un parfait religieux, sans ces aptitudes ; cependant, pour être ici un Missionnaire accompli, il faut joindre ce talent à l'amour de sa perfection et au zèle pour le salut des âmes.* (1) »

Il se livrait à ces travaux manuels par nécessité et par devoir plus que par goût.

— « *On s'étonne que nous ne volions pas plus haut dans les sphères intellectuelles et scientifiques ; on trouve que*

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 74.

nous n'écrivons pas assez, que même nous ne composons pas assez en langues indigènes. Avant de jeter un blâme trop sévère sur ceux qui usent leur vie dans les plus rudes travaux, de grâce que l'on considère ce que nous avons de suspendu aux ailes de nos intelligences, et l'on verra qu'il ne leur est pas facile de prendre l'essor. La main qui, tout le jour, a manié la hache, la pioche, etc., n'est pas propre à orner la pensée qu'elle décrit du brillant entourage des formes et des tournures élégantes, sans lequel on ne peut se flatter d'être lu. Un travail de mercenaire n'ôte pas au cœur de son dévouement, de son abnégation, de ses généreuses aspirations ; mais ce travail tue l'imagination et condamne la pensée au positif, qui l'exclut, nécessairement, des cercles littéraires (1). »

On voit que, naturellement, Mgr Taché eût préféré la vie intellectuelle aux travaux manuels ; et, pourtant, avec quel entrain et quel esprit jovial il sait se soumettre aux dures nécessités que lui imposent les circonstances dans lesquelles il se trouve ! Ceux qui sont, parfois, tentés de se croire insuffisamment logés, nourris et servis trouveront profit à relire les quelques lignes suivantes :

— « *J'ai un palais archiépiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Le dit palais a vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut ; il est enduit de terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont libre accès. Deux châssis, de six verres chacun, éclairent l'appartement principal ; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire. Dans ce palais, où tout peut paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi, mon secrétaire est évêque, mon valet de chambre est évêque, et mon cuisinier lui-même est aussi, quelquefois, évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts ; néanmoins, leur attachement à ma personne me les rend chers et me les fait même regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois res-*

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 82.

— « *J'avouerai ingénûment* », écrira-t-il, plus tard, « *que j'étais trop peu homme d'État pour croire que la parole des hommes d'État ne signifie rien, quand elle n'est pas sur le papier.* »

La promesse faite à Mgr TACHÉ fut réitérée, solennellement, aux délégués officiels du gouvernement provisoire. Au reste, l'amnistie n'était plus seulement une mesure de justice ; quand Riel, à l'appel de ses plus fanatiques ennemis, eut repris le commandement des Métis et sauvé l'Ouest du coup de main des Féniens, l'amnistie devint une question de gratitude et de simple dignité.

Mais il y a, évidemment, une humanité qui est au-dessous de ces sentiments. Le péril aussitôt passé, les clameurs ontariennes s'élevèrent, plus violentes que jamais, contre « les chefs du troupeau de buffles ». A la vérité, on ne sait plus que penser d'un acharnement si effroyable contre une poignée d'hommes devenus inoffensifs. Le fanatisme devenait du sadisme.

— « *Les jeunes officiers de l'armée impériale* », a écrit Mgr TACHÉ, « *ne se consolaient point d'avoir perdu, par la faute de l'évêque, l'occasion de tremper la pointe de leur épée dans du sang de métis et d'orner leur boutonnière d'un ruban aux couleurs du Nord-Ouest* (1). »

Devant cette levée de haines, les politiques fédéraux prirent peur. Selon l'habitude prise par eux, depuis 1867, la peur fut décorée du nom de prudence, et l'amnistie fut ajournée. L'Évêque de Saint-Boniface ressentit, vivement, ce coup droit porté à son honneur de gentilhomme. Il ne crut point que, pour tirer quelques politiciens d'embarras, il dût porter devant le public le soupçon d'avoir trompé son peuple. Il se défendit.

Ce fut une belle lutte, mais bien inégale, entre l'évêque de noble race — que le sentiment de l'honneur et que la passion du droit élevaient au-dessus de lui-même — et les petits politiques d'Ottawa, habitués à ne rien faire que les yeux sur Toronto et redoutant moins de se désho-

(1) Cfr. Dom BENOIT, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 266.

norer que d'oser jusqu'au courage. Pressés dans leurs derniers retranchements, ces politiques iront jusqu'à nier les promesses solennelles faites au négociateur de la paix ainsi qu'aux délégués de la Rivière-Rouge. Devant ce nouveau coup, l'évêque ne fléchit pas. Entrevues, lettres — il publie tout, et le public est constitué juge de sa loyauté. A certaines heures, il ne se défend pas d'un accès de dégoût :

— « *Quelle triste chose que d'avoir à traiter avec les politiciens !* » s'écriera-t-il.

Mais son énergie se relève, aussitôt. Voyages, écrits, discours — il n'épargne rien pour sauver la justice. Avec la haute supériorité que lui donne la conscience de son droit, il tance, sans ménagements, les ministres apeurés :

— « *Vous êtes Canadien-français* », écrit-il à l'honorable Fournier : « *il me semble que nous ne devons pas avoir cessé d'être quelque chose dans notre pays. De grâce, prouvez-le-nous donc !* »

Hélas, on le sait : la peur l'emporta. L'amnistie ne fut accordée que tardivement, avec des restrictions qui abandonnaient au fanatisme les principales victimes. Le Québec avait trop attendu, pour faire tête aux clameurs de l'Ontario ; les ministres canadiens-français avaient trop appris à ne pas craindre leurs compatriotes, pour choisir de rester dignes.

* * *

Par malheur, et comme il arrive toujours, le pays allait solder la rançon de ces faiblesses. Il n'est pas arbitraire de penser que la révolte des Métis de 1885, que l'odieuse loi des écoles de 1890 et l'agitation qui suivit eurent leur cause lointaine dans l'injuste refus de l'amnistie. Le fanatisme savait, désormais, combien il était facile de faire trembler le pouvoir fédéral et ce que valait la puissance de ce dernier pour la protection des minorités. Dans un dernier effort, il résolut de mener à bout la besogne qu'il avait dû laisser inachevée en 1870.

Des influences de la race et de l'histoire — que développèrent, tout d'abord, une éducation toute maternelle, puis celle de vrais maîtres, au Séminaire de Saint-Hyacinthe — sortit, à vingt ans, un jeune homme d'une rare complexion spirituelle. Nature fine, élégante, il tient, de sa belle lignée française, un esprit d'une distinction charmante — qui brille, d'abord, par la grâce plus que par la force. Sa conversation, le style de ses lettres ont le trait, l'enjouement perpétuel. Et, pourtant, cette élégance naturelle n'empêche pas, chez lui. la vigueur. Quand le désert de l'Ouest, avec sa solitude et ses vastes horizons, auront fini de le former, il fera voir une noble intelligence, capable de tous les aperçus, habituée aux plus hauts vols. Aucun problème religieux ou politique de l'époque n'a laissé inactif l'esprit de cet homme, qui passa les meilleures années de sa vie à courir les prairies et les fleuves de glace, dans la compagnie des Indiens. Son œuvre de publiciste ne formerait pas moins de dix volumes ; entre deux courses, il écrit une dissertation sur les méridiennes ; et son *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* restera, au jugement d'un critique, « le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques et zoologiques sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue (1) ».

Le même contraste, le même équilibre inattendu apparaîtra dans les qualités morales de l'homme. Ce que l'on aperçoit, d'abord, en lui, c'est une sensibilité facile à l'émotion, prompte aux larmes. Des larmes, il en verse sur chaque lettre de sa mère, au simple souvenir du vieux manoir, à la vue des clochers de sa ville, qu'il retrouve après une absence. Il faut lire, dans *Vingt Années de Missions*, cette page où le jeune Missionnaire — sur le point de quitter, pour la première fois, les eaux qui se déversent dans le Saint-Laurent — raconte l'émotion qui le saisit :

— « *Nous arrivons à l'une des sources du Saint-Laurent ;*

(1) Cfr. H. de Lamothe, *Cinq Mois chez les Français d'Amérique.*

nous allions laisser le grand fleuve, sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire Missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau, pour la dernière fois ; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, — pour qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. »

Mais voici que ce tendre sera, en même temps, le rude apôtre des régions glacées, le héros à la volonté de fer — qu'un entêtement sublime fera courir, vingt fois, au-devant de la mort. Pendant vingt-cinq ans, dans la mêlée des hommes, il sera le lutteur de la justice, l'athlète indomptable ; et, de plain-pied, par le relief de son caractère, il prend place parmi les plus fiers évêques de la tradition chrétienne.

* * *

Tel était bien, dans la vérité de son âme, le jeune séminariste qui, en l'année 1844, entrait, l'un des premiers de son pays, dans la Congrégation des Oblats et, presque aussitôt, s'offrait généreusement pour les Missions du Nord-Ouest.

C'était le moment où, à l'appel de Mgr Provencher, la Compagnie des Oblats, arrivée d'hier dans notre pays, s'en allait déployer, dans l'immense Nord, la vigueur de son jeune héroïsme. Les nouveaux Missionnaires vont reprendre, au delà du Lac Supérieur, les routes apostoliques, abandonnées depuis cent ans ; à travers ces prairies, à peine entrevues par leurs précurseurs de la Nouvelle-France, ils se jettent de l'avant, aussi intrépides que les coureurs de fleuves de jadis. Partout où ils apprennent qu'une tribu d'Indiens a planté ses tentes ou vient errer près d'un poste de traite, ils y volent.

Et voici que, dans l'immense steppe américaine, sillonnée jusqu'alors par les seules caravanes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'on vit cheminer ce nou-

vant tout l'Ouest d'une conquête américaine (1). Dans la Cathédrale de Saint-Boniface, Mgr Ireland lui rendra, plus tard, cet hommage mérité :

— « Si, aujourd'hui, le drapeau du Canada et de l'Angleterre flotte sur le Nord-Ouest, Alexandre TACHÉ est le seul homme à qui en revient l'honneur. »

Par lui encore, notre race s'est établie, solidement, sur quelques points des territoires qu'elle garde comme des foyers impérissables d'expansion catholique et française. Et qui pourra dire jusqu'à quel point ses protestations véhémentes, en faveur du droit, les appels de ce vieillard, blanchi dans les travaux des Missions, et sa fierté d'évêque et de Français ont préparé, au milieu de nous, le réveil de 1900 ?

Pour la gloire apostolique de notre jeune peuple, il fut, au témoignage de son biographe, « l'un des plus grands fondateurs d'églises au dix-neuvième siècle ». Il a fondé, comme fondaient, jadis, les grands Français — qui taillaient leurs œuvres à la mesure du continent. Dans un pays où les politiques verraient clair, l'on aurait compris, depuis longtemps, que la plus grande œuvre accomplie dans l'Ouest fut la prise de possession du pays par cet homme d'Église — qui, avant l'invasion des immigrants, avait allumé partout les flambeaux de la plus haute civilisation.

Lionel GROULX, *Prêtre.*

---

(1) Une tradition, plus ou moins accréditée, voudrait qu'en créant le Manitoba, Sir Georges-Étienne Cartier eût nourri cette grande pensée politique de fonder là-bas une nouvelle Province de Québec. Est-ce de l'histoire ou de la pure légende ? Ceux qui auront lu la *Vie de Mgr Taché*, par Dom BENOIT, opteront sûrement pour la légende. Ni avant, ni pendant, ni après l'entrée du Manitoba dans la Confédération, l'homme d'État canadien-français ne paraît s'être, le moindrement, soucié de l'avenir de sa race dans les nouveaux territoires. Son rôle fut d'accueillir, avec sa suffisance dédaigneuse, les graves avertissements de Mgr TACHÉ et d'être faible avec tout le monde dans l'affaire de l'amnistie. Si le rôle de Sir Georges fut autre, nous ne demandons pas mieux que de lui rendre justice. Mais il faudra démontrer que ce rôle fut autre.